FRC2 10933
Case
FRC
17558

LA LANTERNE MAGIQUE PATRIOTIQUE,

ou

LE COUP DE GRACE DE L'ARISTOCRATIE.

PAR M. DORFEUILLE,
Acteur Tragique.

THE NEWBERRY
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Aux Sociétés des Amis de la Conſtitution de Toulouſe, de Bayonne, du Saint-Eſprit près Bayonne, de Montpellier et de Gimont.

FRERES ET AMIS,

Jadis on dédioit ses ouvrages aux Rois, je dédie le mien à des hommes libres.

Je ſuis,

FRERES ET AMIS,

Votre frère en patriotisme,
DORFEUILLE, Membre
de toutes les Sociétés
ci-deſſus.

DIXIÈME DÉDICATOIRE.

TROISIÈME LETTRE.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette lanterne a éprouvé pour ſa part les petites gentilleſſes de l'*ancien régime*. Entre autres, il a été renvoyé du théâtre de Paris par monſieur Deſpotiſme, coaliſé avec l'Ariſtocratie de la Comédie françoiſe. Il avoit démontré, en débutant dans ce pays-là, que pour bien jouer la tragédie, il falloit une ame républicaine & de bonnes mœurs. On ne lui pardonna pas d'avoir eu raiſon. Ses ſuccès firent ombrage, & l'on choiſit pour l'exclure, le lendemain du jour où le public avoit couronné ſes talens en plein théâtre, de la manière la plus ſolemnelle & la plus éclatante. Voyez le Journal de Paris, du 7 mars 1789, & le Mercure de France du 14 du même mois, à l'article, *ſpectacles*.

Il faut avoir vu de près les ci-devant comédiens ordinaires du Roi, pour imaginer à quel point ces comédiens *ordinaires* pouſſoient la morgue & l'impertinence. Ils ont changé depuis, ſans doute, on aime à le croire : l'adverſité corrige ; mais alors ils étoient inſoutenables & pour les acteurs & pour les auteurs ; ils traitoient avec les acteurs de province & les débutans, comme un deſpote avec ſes ſujets ; & cependant, il y avoit en province nombre de comédiens qui valoient infiniment mieux qu'eux. Un *Dumége à Toulouſe, un Neuville, un Luville, un Montval, à Montpellier ; un Ducroiſy à Marſeille ; un Baptiſte, un Garnier à Rouen ; une madame Fleury, à Lyon ; un Réſicourt à Lille ; nn*

Chaſel à Nantes ; un Beauval à Genève ; un Sudan, un Aubry , un Joinville dans de moindres troupes, & tant d'autres qu'il ſeroit trop long d'énumérer ici. Les comédiens, dits(comédiens de province), ſans être généralement bons, ont conſervé cent fois plus de naturel & de ſimplicité que les comédiens ſoi-diſant du Roi, ceux-ci, dans la tragédie ſur-tout, ſemblent montés ſur des échaſſes & déclament comme *Brébeuf* écrit.

Malgré les défauts révoltans de ces comédiens, on les citoit pour modèles ; l'habitude avoit prévalu. Nous autres français nous avions la foibleſſe de croire, que pour être homme d'état, il falloit habiter Verſailles, & que pour bien réuſſir dans les arts il falloit vivre à Paris ; & par une ſuite de ces préjugés, les provinces imitatrices reſpectoient juſqu'aux ſottiſes des artiſtes de la Capitale.

Nous penſons autrement aujourd'hui ; nous ſavons que la première qualité qui diſtingue un véritable artiſte, ce n'eſt point, ce ne peut jamais être l'imitation.

Ce ſera toujours ce trait pur, cette faculté qui ne s'acquiert point, ce don natif qui porte le génie libre à briſer les entraves des formes uſitées, à s'élancer hors des routes battues, à créer de nouveau, ſans perdre toutefois de vue la nature qui eſt la baſe, le principe de tous les arts ; & cette nature peut ſe méditer au pied des *Pyrennées*, comme dans la rue *Dauphine*.

AVANT-PROPOS.

AMI lecteur, (je dis ami, si tu es bon patriote, car si tu as le malheur d'être aristocrate, je ne te conviens pas, laisse-là mon livre ; *non communtur judæi Samaritanis*).

Ami lecteur, tu sauras que c'est au songe suivant que l'auteur doit l'idée de sa Lanterne. Il rêvoit qu'il voyoit deux Rois de France de *l'ancien régime* se disputer dans l'autre monde, à qui, pendant son règne, avoit mieux mérité l'amour de ses sujets. C'étoit Louis XII & Louis XV. Il n'y avoit là que des courtisans pour les juger ; ces messieurs s'abstenoient de prononcer. « Les deux Rois, disoient-ils, avoient les mêmes droits, puisqu'ils avoient les mêmes titres ; l'un fut surnommé le père du peuple, & l'autre le bien aimé». Les Monarques ne vouloient pas s'accorder, la querelle devenoit interminable, on en étoit aux gros mots, lorsque quelqu'un leur proposa de s'en rapporter au sort. Ils acceptent ; une partie de piquet va juger le différent. La table est dressée, le tapis est mis. Louis XII bat les cartes, mêle en honnête homme, & donne à couper sans tricherie. Le coup est égal cette fois, rien de bien décisif jusques-là. Louis XV bat les cartes à son tour, & grec comme *Comus* ou M. d'Artois, il mêle à sa manière, fait sauter la coupe & triomphe dans sa barbe. Mais un petit instant, voyez l'artifice confondu par la probité. Malgré la friponnerie du bien-aimé, le jeu passe aux mains du pere du

peuple ; il a quinze, quatorze & le point. Louis XV eſt pic, repic, & capot ſur table, il perd partie & revanche ; & tant mieux. La *tromperie retourne toujours à ſon maître.* Que de Rois vantés pendant leur vie, perdront la partie de piquet après leur mort!

LA
LANTERNE MAGIQUE
DU PEUPLE FRANÇAIS.

La Rareté merveilleuſe ! la Pièce curieuſe !

Meſſieurs & Meſdames, vous allez voir, ... ce que vous allez voir.

ATTENTION.... Voyez-vous d'abord cette belle Dame avec une longue robe blanche où il n'y a pas la moindre tache ? C'eſt madame Liberté. Voyez-vous derrière elle ce vilain monſieur qui eſt auſſi roide, auſſi empeſé qu'un ancien conſeiller à la cour des Aides ? C'eſt M. Deſpotiſme. Voyez-vous comme ce magot s'y prend pour lui faire la cour ? Le vieux coquin l'embraſſe, mais c'eſt pour l'étouffer. Madame Liberté ſe débarraſſe de ſes careſſes meurtrières, & lui détache un ſoufflet. Et voyez-vous mademoiſelle Conſtitution qui eſt fâchée de voir ce ſapajou parler à madame ſa mère, & qui lui adminiſtre poliment de bons coups de pied au cul ? & haye & hu, & pouſſe, & va t'en, va t'en donc M. Deſpotiſme, & ſi tu ne reviens que quand j'irai te chercher, tu ne reviendras pas ſi-tôt.

Préſentement, voici mademoiſelle Conſtitution qui s'apprête à voyager chez tous les peuples d'Europe.

Elle ſera bien reçue, vantez-vous-en. Nous allons faire le voyage avec elle.

Commençons par la Grande-Bretagne.

Voyez-vous ces trois courſiers qui portent un écriteau ſur le front, où vous liſez : GRANDE CHARTE ? Ils étoient impatiens du joug, ces courſiers généreux, il a fallu deux cents ans pour les dompter. Ils ſont attelés tous trois à la même colonne, mais ils ſont attelés & tirent tous les trois en ſens contraire : vous voyez que la colonne ne bouge pas, qu'elle reſte immobile. Et pourquoi ? C'eſt qu'ils tirent tous trois d'égale force ; mais gare qu'un des chevaux ne ſe relâche, les deux autres emporteront la colonne, & tout eſt au diable. C'eſt la conſtitution d'Angleterre.

Dans cet autre pays, voyez-vous ce grand corps politique ſi prompt dans le deſſein, ſi lent dans l'exécution ? C'eſt un dragon qui a cent queues & qui n'a qu'une tête. Vous reconnoiſſez la confédération Germanique.

Voyez-vous ces treize petits oiſeaux ſi tranquilles depuis que la flèche de Guillaume Tell a tranſpercé l'aigle qui vouloit les déchirer ? Voyez leur joli petit nid ſi haut perché & ſi ſolidement bâti que perſonne ne pourra jamais les dénicher ?

Voyez-vous dans ce marais, ce gros marchand épicier ſans malice, qui confie ſon comptoir à ſon premier commis, pour aller à l'eſtaminée boire un pot de biere, fumer une pipe & manger une tartine ? Voyez le commis qui le pille & qui finit par ſe rendre maître de la boutique ? C'eſt l'hiſtoire du ſtatouder & de la Hollande.

Voyez-vous ce petit royaume, qui n'eſt qu'une

grande caſerne, où le peuple entier paſſe ſa vie au corps-de-garde, la giberne au dos, & l'arme au bras; où le monarque ſe couche le ſabre au côté & les bottes aux jambes, où l'on fait les loix à coups de fuſil, & les héros à coup de bâton ? C'eſt la Pruſſe.

Voyez-vous le Dannemarck & la Suède, l'un s'abandonnant ſans réſerve à ſon roi, comme à un honnête homme, l'autre ſe défiant du ſien comme d'un fripon ? Ces nations ont tort toutes les deux. Il ne faut ni trop préſumer des rois, ni trop les craindre. Il faut circonſcrire leur puiſſance, ſtatuer de bonne loix & leur dire, le code à la main : « Princes, voici la volonté générale ; régnez déſormais d'après elle & non d'après vos caprices. Nous vous avons lié les mains pour faire le mal, & donné carte blanche pour faire le bien. Ainſi nous ſerons plus heureux ſans contredit, ſi vous avez des vertus, mais nous n'aurons jamais à redouter vos vices ».

Voyez-vous au nord de l'Allemagne & pas bien loin de la Ruſſie, cette aſſemblée bruyante & ſéditieuſe de légiſlateurs ariſtocrates & féodaux, qui délibèrent ſur des intérêts d'état comme on traite un marché en pleine foire ? Voyez-vous au milieu d'eux une furie déguiſée en *liberum veto*, qui répand ſa bile & fait ſiffler ſes ſerpens ? la diſcuſſion s'anime, la diſpute s'emflâme, les ſabres ſont tirés, le ſang coule ; & voilà que, pendant la confuſion & le déſordre, trois voleurs arrivent en tapinois, & marchant à pas de loup, dans un tour de main, démeublent la maiſon & battent aux champs. C'eſt le partage de la Pologne.

Voyez-vous tout auprès du pôle, ces bêtes de

ſomme que le magicien Pierre le Grand tire de deſſous la glace & la neige, & métamorphoſe en hommes ? Ils ſont encore eſclaves les pauvres gens, mais ſi la liberté ſonne à leur porte, au premier coup de cloche, vous verrez, comme chez nous, l'eſclave faire place au héros.

Quittons la Ruſſie, & partons pour Rome.

Voilà-t-il, pas chemin faiſant mademoiſelle Conſtitution qui fait une conquête au pied des Alpes. Voyez ce petit Savoyard qui laiſſe là ſon grattoir & ſa marmotte en vie, pour prendre la cocarde ; il tient d'une main les droits de l'homme, & de l'autre un fabre. L'entendez-vous du haut de ſa cheminée, qui s'époumone à crier ; liberté ! liberté ! courage, mon petit garçon, courage ! il ne faut pas s'arrêter en ſi beau chemin.

Paſſons à Rome.

Voyez-vous cette nation libre, heureuſe, & bien conſtituée ? Voyez-vous ce peuple eſclave, miſérable & rabougri ? Voyez-vous ces beaux palais de marbre, & ces colonnes d'ordre corynthien ? Voyez-vous à côté cette cabane de pêcheur où pendent des guenilles qui sèchent au ſoleil ? Voyez-vous cet athlète vigoureux qui lutte contre les trois parties du monde, & qui les terraſſe ? Voyez-vous ce convaleſcent débile qu'un ſouffle va renverſer, & qui demande quartier au premier venu ? C'eſt l'Italie ancienne, & l'Italie moderne.

Voyez-vous cet homme ſi fier & ſi gueux, qui manie tant d'or & qui en garde ſi peu, qui a de ſi beaux terreins & qui les cultive ſi mal, qui ſe fait appeller monſeigneur & qui demande l'aumône ?

Voyez-vous ce tribunal éclairé qui a ſi ſouvent noyé les talens & la raiſon dans un cent de fagots? C'eſt le tribunal de l'inquiſition. Voyez-vous la ſociété des Jacobins de Toulouſe, qui fait une motion pour envoyer dans ce pays-là deux de ſes membres prêcher la tolérance? Voyez la motion qui paſſe à l'unanimité des ſuffrages; voyez les députés du club qui ſe préparent à partir & qui font une proviſion d'onguent pour la brûlure,

Voyez-vous dans l'Europe, dans le monde entier; tous ces rois deſpotes qui dorment tranquillement ſur le bord d'un abîme, tandis que des flateurs les bercent? Voyez-vous ce grand vieillard qui ſe rajeunit tout-à-coup, qui dépouille ſa barbe & ſes rides, qui jette ſes béquilles pour marcher droit, & qui devient ſubitement un beau garçon à la fleur de l'âge? Tremblez, rois de la terre! c'eſt le droit de l'homme. Il s'endort quelquefois pour long-tems, mais il ne meurt jamais; mais ſon réveil eſt terrible; & quand il parcourt l'univers, la foudre le précéde & la mort le ſuit.

Voyez-vous ce cadavre décharné qui eſt au fond d'un mortier d'apothicaire? Voyez-vous ces Meſſieurs couverts d'or & de fleurs de lys, un pilon à la main & le mortier devant eux? Ce ſont tous les Rois de France; depuis l'établiſſement de la monarchie, ils s'amuſent à piler le peuple Français, qui, du fond du mortier, crie à tue tête: *vive le Roi!* Il y en a bien dans le nombre quelques-uns qui ne veulent pas piler. Un Charlemagne, un Louis XII, un Henri IV, ſont là qui parlent raiſon & prêchent l'exemple; mais on ne les écoute pas, on les traite de nigauds, & le pilon royal va toujours ſon train. Voyez-vous M.

Deſpotiſme, déguiſé en miniſtre d'état ? L'entendez-vous au milieu de cette aſſemblée, impoſer ſilence aux bons rois, & leur crier d'une voix de Stentors, à bas la cabale ! taiſez-vous, avocats du genre humain ; ignorez-vous que les rois ſont faits pour être pileurs & les peuples pour être pilés ?

Voyez-vous ce Louis XIV, cette divinité de l'autre ſiécle, dont on a briſé l'autel dans celui-ci ? Le voyez-vous qui quitte ſon plan & le groupe des pileurs, & qui, tirant Charlemagne, Louis XII, & Henri IV par la manche, a l'air de leur chercher diſpute ? Holà, M. le monarque, point de violence, c'étoit bon quand vous étiez roi. Voyons, de quoi s'agit-il ? Ah ! ah, vous ſoutenez à ces trois amis des hommes que vous penſez comme eux, & que vous auriez auſſi protégé de tout votre pouvoir la ſainte conſtitution ſi vous aviez eu le bonheur de vivre de ſon tems. Voilà le ſujet de votre querelle ? Eh bien ! rapportez-vous-en au jugement du peuple ; c'eſt le grand juge des rois, & voici la ſentence :

« Le peuple, Meſſieurs, faiſant droit à votre demande, déclare qu'il vous connoît aſſez tous les quatre, pour croire que vous auriez été jaloux également tous les quatre, de régner ſur une nation libre, mais il vous ſuppoſe à tous les quatre des motifs bien différens. Charlemagne l'eût fait par juſtice, Louis XII par bonté, Henri IV par amour de la nation, & vous M. Quatorze, par orgueil. Hors de cour & de procès ; car tel eſt notre bon plaiſir. Signé, le Peuple, & plus bas, la Raiſon ».

« Et vous, Charlemagne, Louis XII, Henri IV, paſſez, mes braves gens, paſſez dans une autre cham-

bre & quittez cette canaille royale. Vous êtes ici en trop mauvaiſe compagnie ; on croiroit voir Socrate ou Jean-Jacques aux petites-maiſons. Vivent les bons Rois, morbleu, & au diable les pileurs le pilon & le mortier, les Louis XI, les Louis XIII, les Charles IX, & tous les Rois, qui ne ſont connus que par des chiffres ! »

Voyez-vous cette femme d'une taille impoſante & d'un maintien reſpectable, qui malgré ſon grand âge conſerve encore toute la fraîcheur de la jeuneſſe ! Citoyens, c'eſt la patrie, c'eſt la France. Depuis deux ans ; elle reſſemble comme deux goutes d'eau à une Dame Romaine ; mais comme elle a l'air triſte aujourd'hui ! elle eſt en grand deuil, & couverte du crêpe de la mort, elle ſuit à pas lents le convoi d'un nouveau Marcellus. Elle jette des hauts cris, & pleure à chaudes larmes. Elle a bien raiſon d'être affligée ; elle vient de perdre ſon fils aîné. C'étoit un garçon qui avoit du talent & qui aimoit bien ſa mére..... Eh ! ne pleurez donc pas comme cela, ma bonne dame, vous me faites pleurer auſſi..... écoutez ce que votre enfant au cercueil vous adreſſe par ma bouche : » ma mere, ſéchez vos larmes :

Croyez-vous qu'un ſeul homme
Emporte le courage, & les deſtins de Rome ?

J'ai vécu pour vous, je ſuis mort entre vos bras ; j'ai fait ce que j'ai pu pour votre bonheur, d'autres acheveront la beſogne, & malgré ces Meſſieurs da l'Ariſtocratie, ſoyez tranquille, je vous le prédis, ma mere, ça ira, ça ira, ça ira, ça ira. »

Voyez-vous cette autre femme imprudente, qui a des titres de nobleſſe en guiſe de cornette, les droits

de jambage ; de ſervage, de culage ; ſur ſon caraco ; & un pied de rouge à la figure ? Elle eſt jaune comme un coing, & ſéche comme une Momie d'Egypte. Elle n'a plus que le ſoufle, elle eſt ſur les dents ; la voilà dans ſon déſeſpoir, qui prend un parti ; elle s'arme de pied en cap, monte ſur une écreviſſe, pique des deux & s'avance à rebours. C'eſt la Contre-Révolution !

Voyez-vous le ſieur Condé, ſon bien aimé, ſon fils adoptif, qui court la maſcarade chez l'étranger, Il a loué chez un fripier d'Italie, l'habit de Coriolan ; il le porte comme un laquais porte l'habit de ſon maître. Bien déguiſé, beau maſque on ne te reconnoîtra pas.

Voyez-vous ce grand fleuve que nos légiſlateurs ont reſſerré dans ſon lit, & qui coulant avec majeſté, porte par-tout la fécondité & l'abondance ! Ces jours paſſés, Calonne & compagnie avoient empoiſonné ſes eaux dans un marais, & le fleuve croupiſſoit au milieu des glayeuls & des roſeaux. Ce grand fleuve, c'eſt le tréſor public. Voyez-vous ces ſaignées qu'on lui fait, ces ruiſſeaux qu'on détourne & qui vont ſe perdre dans les égouts ? C'eſt la liſte civile quand le pouvoir exécutif a la foibleſſe de ſoudoyer des prêtres réfractaires, & de faire l'aumône à l'ariſtocratie.

Voyez-vous cet ancien magiſtrat, ce ſuppôt de chicane, tout noirci d'encre, aveuglé d'ignorance & bourſouflé de prétentions, avec habit, veſte & culotte doublées de requêtes, de factum & de mémoires qu'il n'a pas lus ? Le voyez-vous ce pygmée d'autorité, écrire à l'Aſſemblée nationale ſur un petit chiffon de papier, comme s'il écrivoit de camarade à camarade ?

Le voyez-vous couché, vautré, assoupi sur des monceaux de papier marqué, boire en riant le sang du peuple, & donner en ronflant le meilleur soufflet à la justice ? Messieurs du Parlement, vous reconoissez-vous ? C'est un portrait de famille.

Voyez-vous l'administration nouvelle qui veille de toutes parts à la sûreté publique, & qui protége le citoyen sans lui être à charge ; la justice distributive, qui n'est plus la justice vénale, la jurisprudence, qui n'est plus la jurisdémence ? Examinez l'action de cette machine politique qui, déterminant l'équilibre & la borne des pouvoirs, n'est jamais ralentie, n'est jamais accélérée ; voyez ces ressorts simples, peu nombreux, mais si bien distribués, mais si bien agencés, qu'une roue fait marcher l'autre, & que le mouvement qui se communique de proche en proche, une fois imprimé, toutes les parties obéissent de concert & sans effort, & qu'enfin, tout les deux ans le contre-poids se remonte de lui-même & sans que personne y touche. Les Départemens surveillent les Districts, les Districts surveillent les Municipalités, les Municipalités surveillent le Juge de Paix, & la LIBERTÉ les surveille tous.

Français, voilà ton gouvernement !

Voyez-vous là bas ce cochon qui dort & qui grogne ? Plaignez le sort de ce malheureux animal. Il est paralitique & gouteux ; il est hydropique, asthmatique & rachitique. Il est privé de la vue ; il a perdu l'usage de tous ses membres, n'a d'un citoyen actif que la panse ; la paresse l'a rendu ladre, son embonpoint & ses maladies vont le faire crever. Voyez-vous le médecin qui lui ordonne la diette & l'exercice, &

qui pour le ſauver de la mort, rogne ſa pitance & vend ſon écurie ? Ce cochon, vous le connoiſſiez tous : c'étoit le Haut-Clergé de France.

Voyez-vous ce berger, pauvre, mais infatigable, qui veille nuit & jour à la garde de ſon troupeau, qui ne s'en écarte jamais pour aller ſe divertir à la ville voiſine, qui porte chacune de ſes ouailles dans ſon ſein, qui les protége ſans ceſſe contre les bêtes féroces, & qui, plutôt que de les abandonner, ſe ſacrifie & meurt à la peine ? Ce berger, c'eſt le bon paſteur de l'évangile. C'eſt un GREGOIRE, c'eſt un GOUTTES, c'eſt un MOLINIER, c'eſt le pere SERMET, c'eſt un GOBEL !

Voyez-vous ce loup, la gueule enſanglantée, l'œil creux, le poil hériſſé, la rage au cœur, qui rôde autour du bercail pour dévorer quelque mouton ? Garde à vous, berger, c'eſt un Ariſtocrate. C'eſt un BONNAL, un LUBERSAC, un JUIGNÉ.

Voyez-vous cet aimable petit levrier, blanc comme la neige, & marqueté ſur le nez de taches noires ? Il fait des merveilles en l'honneur de la Démocratie. Au ſeul mot de conſtitution, il danſe un ménuet. Mais ſi l'on profére le mot de contre-révolution, il s'arrête & montre les dents, hom, hom, hom. Lui parle-t-on de l'Aſſemblée nationale ? Il ſe redreſſe ſur ſes pattes, leve les oreilles, ſaute de joie, va & vient, faiſant aller la queue, tournant le corps & careſſant tout le monde. Vive le chien démocrate ! la France lui doit une penſion de gimbelettes.

Voyez-vous ce char qui chemine un peu lentement ? Il ne ſe preſſe pas, mais il arrivera. C'eſt le char de la Conſtitution. Il porte de la marchandiſe

mêlée cette fois, mais au premier voyage, on le chargera mieux. Remarquez comme il cahotte toujours du côté droit. Voyez-vous cet Ange tutelaire, qui plane au-dessus, & qui le couvre de ses ailes? C'est le génie de MIRABEAU.

Vonez-vous l'abbé Maury, la tête à la portiere, qui crie hu haut, quand il faut tirer à dia. Le voyez-vous cet abbé qui dans le plus beau chemin du monde, parle toujours d'enrayer, comme s'il avoit peur d'arriver trop-tôt? Ce cher homme, ce n'est pas par malice, c'est le plaisir qu'il y a d'être dans cette voiture; il voudroit que cela durât toujours. On diroit qu'il a le pressentiment que c'est pour la derniere fois qu'il y monte.

Voyez-vous Louis XVI qui suit le char à pied & qui pousse à le roue, toutes les fois que le comité Autrichien jette des pierres sur le passage. Courage, bon roi, courage, n'écoute plus les mauvais conseils, ni les mauvais prêtres, un petit coup d'épaule & la machine roulera.

Voyez-vous ce digne rejetton de Henry IV, qui a remis son sceptre & sa couronne aux mains de la liberté? Jamais couronne & sceptre ne furent si brillants, si bien tenus. Oh! la liberté a de l'ordre & du soin. On ne risque rien de lui confier quelque chose, c'est une fille forte, elle ne laisse pas échapper ce qu'elle tient.

Voyez-vous ce grand arbre qui protége de ses rameaux une famille immense? C'est l'arbre de la loi. Voyez-vous accourir sous son ombrage le payſan, le magistrat, l'artisan, le soldat de ligne & le soldat national? Voyez le protestant, l'hébreu, le catholique,

raprochés, confondus, fouler aux pieds tout préjugé, abjurer tout syſtême, fraterniſer enſemble & ne diſputer que de civiſme.

Voyez l'habitan des campagnes dépoſer ſa miſere & ſa maigreur, prendre un air d'aiſance & de proſpérité, troquer ſon pain noir & ſes haillons contre un bon habit de drap & du bon pain blanc. Vive la liberté! ce n'eſt plus un payſan, c'eſt un patriarche.

Voyez la dette publique éteinte, les impôts répartis, les arts honorés, floriſſans, le commerce vivifié, les mœurs régénérées, la patrie renaiſſante, le bonheur public établi ſur des baſes inébranlables. Et l'ariſtocratie dans les eſpaces imaginaires.

Voyez l'inſtitution nouvelle donner aux citoyens dès le berceau, la premiere leçon d'égalité. Voyez la France libre triomphante & pacifique, ſervir d'exemple à tous les peuples de l'univers. Voyez enfin le vaiſſeau de l'état long-tens battu par la tempête & les orages, ſurgir au port au milieu des cris d'allégreſſe & des hymnes de reconnoiſſance que la nation réunie entonne avec tranſport, & fait monter juſqu'au ciel.

Voyez-vous l'Etre ſupreême qui baiſſe un moment ſes yeux vers la terre? Voyez--vous notre encens qui monte comme un nuage vers ſon trône & nos prieres qui ont trouvé grace devant lui? Il nous contemple avec la tendre complaiſance d'un pere au milieu de ſes enfans; il nous ouvre ſon ſein, il nous appelle à lui; il nous prudigue le tréſor de ſes bienfaits.

Taiſez-vous, prêtres menteurs, qui publiez que naus avons appellé ſes vengeances & méritè les foudres de ſa colere, approchez, levez vos fronts hypocrites; & liſez dans les regards de ce divin maître

tous les ſentimens de paternité & d'amour pour ce généreux peuple que vous avez calomnié.

Prêtres de Baal, laiſſez-là le veau d'or, approchez de l'arche ſainte, & proſternés avec repentir aux pieds du tabernacle, pour redevenir les dignes miniſtres du Dieu vivant, redevenez hommes ; aimez votre patrie, aimez vos freres, c'eſt le principe de tous les cultes ; & convenez, convenez enfin que le plus beau ſpectacle pour le ciel, c'eſt la terre libre.

Ah, la voici, la voilà, la piece curieuſe !

Note de l'éditeur.

Avertiſſement, *pag.* v. Le ſieur *Dorfeuille* ſe plaint des comédiens de *Paris*, & il a raiſon. Ce débutant avoit tellement irrité l'envie de ces meſſieurs, que le public ſavoit alors, à n'en pas douter, qu'il y avoit cabale payée pour étouffer ſes ſuccès & le culbuter. Les gens de lettres, juges toujours impartiaux s'apperçurent des menées, & vengerent, autant qu'ils purent, l'acteur qu'on vouloit immoler. Il parut une brochure pour le défendre ; & cette prochure fut l'ouvrage de l'un des premiers littérateurs de la capitale. D'autres firent quelques pieces de vers pour le conſoler de l'intrigue des couliſſes, & réchauffer ſon courage.